

## Préface

J'ai découvert Catherine Humbert il y a une dizaine d'années à travers les paroles de ses chansons pop rock. Je les ai aimées jusqu'à prêter ma voix à l'une d'entre elles. Les années passant, j'ai observé son style s'affirmer et se déployer dans *À nous deux l'avenir était promis*, recueil de nouvelles affûtées sur les rencontres déterminantes faites au hasard de la vie. Avec *En attendant l'an 2000*, le changement de registre est total.

Dans cet ouvrage, nous voilà embarqués dans une histoire puissante où le destin d'un adolescent rêveur s'entremêle à celui d'une rockstar déchue et de sa nièce.

Au fil des pages, le rythme supertop'n'roll garantit au suspense des nuances imprévisibles. Les péripéties dont Catherine Humbert jalonne le parcours de ses personnages offrent une montée dramatique qui m'a fasciné.

Comme eux, j'ai rencontré, lors de mes voyages funky-jusqu'au-boutistes, des épisodes limites. Des tentatives artistiques extrêmes ; des amours compulsives. Comme Florent, le personnage principal, je me suis parfois obstiné envers et contre tous. Quand on est aspiré dans les méandres de la passion comme il l'est, on ne raisonne plus. Tel est le thème de ce roman, et l'auteur ne relâche jamais la pression.

Le fil rouge – une guitare électrique – s'invite dans un milieu que je connais bien, celui du rock ; celui de la représentation, de la flamboyance et du travail obsessionnel. Folies exaltantes... ou destructrices, mais rebelles à coup sûr.

La lucidité de Catherine Humbert à propos des aléas du destin et sa connaissance intime des sujets abordés lui ont permis de construire une intrigue soutenue au dénouement inattendu. Son écriture m'a aimé : maîtrise des itinéraires bis, des incidents, du ressenti. Cette instigatrice peaufine son tableau, couleur après couleur, jusqu'à ce que le sujet apparaisse ! Elle suggère, promet et tient.

J'ai souri, j'ai été ému, oppressé, puis soulagé. Enfin, j'ai terminé mélancolique... mais surtout réjoui par la force d'*En attendant l'an 2000*. Comme avec tout bon livre, je n'avais pas envie d'atteindre la dernière page.

Jean-Pierre Kalfon

*Le passage à l'an 2000 a été comme un poulet à qui on aurait coupé la tête, quand son corps continue de courir alors qu'il est déjà mort. Le monde s'est arrêté mais a poursuivi sa course encore un peu, à fond les ballons, jusqu'à rentrer dans le mur. Ce mur, je viens de me le prendre en pleine tête. Vous vous rappelez de votre amour perdu ? Ne me demandez pas lequel, vous savez très bien. Celui qui, secret, résonne encore au fond de vous, résumé à rien à part des heures à l'attendre, à espérer. Un désir violent, une obsession dont rien ne pouvait vous détourner. Celui qui vous donne encore aujourd'hui l'impression que vous attendez que votre vraie vie commence. La mienne est terminée.*

Florent

**Face A**

## En attendant l'an 2000

« La fin du monde ! C'est la fin du monde ! »

Florent s'était assis sur le banc à côté de la maison, juste en face du massacre. Un chêne écroulé faisait barrage à la rue en même temps qu'à ses projets. Pour lui, c'était la fin du monde. Il se répétait cette phrase en boucle. S'il n'avait été d'un naturel discret, il l'aurait bien hurlé de toutes ses forces. À la place, il mit sa tête entre ses mains et observa ses pieds. Son jean, trop long, trempait dans une flaque où s'étaient noyés quelques mégots. Par capillarité, l'eau boueuse remontait pour créer un effet *tie and dye* jusqu'à ses chevilles immobiles. Il essuya ses lunettes dans son sweat, utilisant cet instant de répit pour ignorer encore un peu ce qui venait de se passer, puis regarda sa montre. Il faisait tellement sombre qu'on aurait pu croire que la nuit s'apprêtait à tomber. Pourtant, il était à peine midi.

Quelques heures plus tôt, le vent s'était déchaîné avec une force terrible – des rafales telles qu'il avait été impossible de profiter d'une grasse matinée tranquille, comme il se plaisait à le faire depuis le début des vacances scolaires. À plusieurs reprises, il avait dû se relever pour refermer la fenêtre qui s'ouvrait sous la violence des bourrasques. Quand il avait entendu un bruit de fracas plus fort que les autres, il ne s'était pas senti tellement concerné. Le calme avait fini par revenir et il s'était rendormi. Ce n'est qu'en tirant les volets qu'il avait découvert avec stupeur non seulement un paysage apocalyptique, mais aussi le chêne du coin de la rue écroulé

pile sur sa MBK modèle Club. Après avoir dévalé l'escalier pour constater les dégâts, il avait dû se rendre à l'évidence, jamais plus elle ne roulerait.

Face à l'adversité, une question s'imposa : comment survivre à Louzon sans mobylette ? Au hameau des Genévriers, presque tous ses potes en avaient une. La ville s'étendait sur plusieurs kilomètres et ce quartier résidentiel, construit dans les années soixante-dix, se trouvait à une demi-heure à pied d'absolument *tout*. De la gare d'où l'on Paris en TER, du lycée, du centre-ville. De la vie, en somme. Tout était loin, sauf les gens qui vivaient ici.

Déjà trois ans qu'il arpente les alentours sur ce cadeau reçu de ses parents pour le brevet. Trois ans. Une éternité, pour un adolescent. Sur son banc, il se remémorait les expéditions menées pour agrandir son monde, jusque-là minuscule, et étancher sa soif d'évasion. Les virées qui allaient le plus lui manquer étaient, sans conteste, celles effectuées en solitaire, pour fuir le présent quand l'envie lui en prenait. À quarante kilomètres-heure sur les routes, il s'était senti libre et puissant. Dire que l'engin, poussé à bloc, était trois fois moins rapide que les vents qui avaient causé sa perte... Même les heures à se prendre la tête, pour le réparer ou essayer de le booster, se rappelaient à lui avec une nostalgie précoce. Non, c'était vraiment injuste. Et finir l'année du bac à pied : la *lose* totale.

Après un soupir de désespoir, Florent décida de rentrer, histoire de trouver un peu de réconfort auprès de sa mère. Dans la cuisine, madame Jamet s'affairait à déplacer frénétiquement le contenu du frigo vers des sacs en plastique. À cause des problèmes induits par les intempéries, ses nerfs menaçaient de lâcher d'une seconde à l'autre. Son fils n'en perçut rien, trop focalisé sur la douleur de la perte de sa mobylette.

— M'man, t'as vu ma MBK ?

— Oui Flo, je suis vraiment désolée. En même temps, combien de fois on t'a dit de la ranger dans le garage ?

Pour le réconfort, il faudrait revenir. Madame Jamet déposa la nourriture sur le rebord de la fenêtre pour la maintenir au frais, puis poursuivit :

— En plus, l'arbre n'a pas seulement écrasé ta mobylette, il a aussi arraché les câbles d'électricité et du téléphone. Ça veut dire pas de frigo, pas de chauffage, et pas moyen d'appeler qui que ce soit jusqu'à nouvel ordre.

— Super... Tu crois que papa pourra me déposer chez Valentine, tout à l'heure ?

— Papa, il est parti aider la voisine, madame Brousseau.

— J'ai rendez-vous à quatorze heures...

— Écoute, elle a perdu son mari l'an dernier, son chat cet été et ses tuiles cette nuit, alors je pense qu'elle est plus à plaindre que toi, tu crois pas ?

— Alors je fais quoi ?

— T'as plus qu'à espérer qu'il n'en ait pas pour trop longtemps. Et il faut que tu manges du chapon et de la bûche, sinon tout sera perdu.

— Elle est à quoi, la bûche qui reste ?

— Grand Marnier.

— Mais j'aime pas !

— Ça suffit, Flo ! Il y a d'autres problèmes dans la vie que ta mobylette et ta copine !

Manquait plus qu'il se fasse engueuler. Décidément, ce 26 décembre 1999 annonçait vraiment la couleur, celle d'une sale ambiance de fin de siècle. Florent remplit une assiette de chapon froid, prit un Coca et remonta dans sa chambre sans demander son reste.

Valentine habitait une ville voisine, dans un hameau tellement éloigné qu'un bus de ramassage scolaire était prévu

pour amener les élèves de son quartier jusqu'au lycée. Même en partant à pied immédiatement, il serait en retard. Et il ne pouvait pas la prévenir. Désolé par la situation, il se laissa tomber sur son lit et se mit à fixer le plafond. Au fond de lui, il finissait par se demander si l'arbre abattu n'était pas un signe du destin pour lui dire de ne rien faire.

Leur histoire durait depuis la rentrée. Elle avait commencé par une phrase très protocolaire, « Tu veux sortir avec moi ? », que Florent avait prononcée à la fin d'un cours d'EPS, alors qu'ils rangeaient les matelas Dima dans le local de gym. En réponse, elle s'était simplement avancée pour lui rouler une pelle maladroite. Il avait pris conscience du côté cliché de la scène, pas naturelle pour deux sous, mais s'était tu. Valentine et lui s'étaient rencontrés au collège. Depuis, pour une raison qui lui échappait, tout le monde semblait s'attendre à ce qu'ils se mettent ensemble. N'étant pas du genre à se poser des questions, il en avait conclu que c'était sûrement la chose à faire. Main dans la main, ils avaient rejoint leurs potes devant le gymnase. Ça y est, ils étaient ensemble. Personne ne s'en était formalisé, et la discussion entamée avant leur arrivée s'était poursuivie. Julie, la meilleure amie de Valentine, était en train de parler des expériences de mort imminente, quand les gens ont l'impression de sortir de leur corps. À cet instant, Florent s'était senti un peu pareil, comme s'il vivait la scène de l'extérieur, sans être vraiment présent.

Dès lors, le couple se voyait de temps en temps, un peu en cours, à la récré, parfois le week-end et pendant les vacances. Leur histoire se résumait à une initiation amoureuse et sexuelle, sauf que de sexualité, il n'était question qu'en surface. Et à dix-sept ans, Florent pensait au sexe tout le temps. Ses fantasmes étaient peuplés de filles aussi blondes que siliconées qu'il ne pourrait jamais avoir, mais qui constituaient un objectif

ultime. Valentine était blonde également, mais avec ses Kickers et ses cheveux noués en une tresse molle, elle ne faisait pas le poids. Quand ils se retrouvaient seuls, ils s'embrassaient et s'effleuraient lors de rares séances de flirt poussé. Toutefois, un manque de conviction partagé limitait la fluidité de leurs échanges. Souvent mal à l'aise, aucun d'eux n'avait jamais fait le premier pas pour aller plus loin. Il voyait bien qu'elle n'était pas beaucoup plus motivée que lui. Elle aussi devait rêver d'étreintes passionnées, mais pas forcément avec lui. S'il manquait le rendez-vous, la situation n'était pas près de s'améliorer. Restait plus qu'à croiser les doigts pour que son père rentre et le dépose chez elle *in extremis*.

En attendant, Florent entreprit la lecture du mode d'emploi du Kobby que ses parents venaient de lui offrir pour Noël. Il avait trouvé le cadeau super classe, mais il s'était tout de même demandé s'ils se rendaient compte qu'ils équipaient leur fils comme un dealer. À part le vendeur de shit de la cité jouxtant le lycée, il ne connaissait personne qui possédait un bipeur. Bien sûr, les aspirations de monsieur Jamet provenaient d'une source bien plus noble. D'abord, grâce à son poste d'ingénieur dans une société de composants électroniques ayant contribué au développement du Kobby, il avait pu bénéficier de tarifs attractifs. Ensuite, en offrant à son fils un objet à la pointe de la modernité, il espérait faire naître chez lui un intérêt pour les technologies nouvelles. Enfin, il y voyait un excellent moyen pour que sa femme cesse de l'empêcher de dormir à chaque fois que leur fils rentrait de soirée plus tard que prévu.

08 36 60 90 90. Florent essayait de mémoriser le numéro du service Kobby à mesure qu'il recopiait son code personnel sur les cartes prévues à cet effet. Il en fourra une dans la poche arrière de son jean, pour Valentine, puis brancha son Walkman et sa Game Boy. Led Zeppelin et Tetris lui semblaient

être un bon moyen pour attendre le retour, de plus en plus hypothétique, de son père. Il consacra ainsi une partie de l'après-midi à empiler des briques sous les gémissements déstructurés de Robert Plant, et à alterner bouchées de chapon et gorgées de Coca. Jusqu'à seize heures, il y croyait encore, mais passé cette échéance, non seulement il avait froid, mais il finit par s'ennuyer à mort. Il se concentra alors sur ce qu'il pouvait faire sans électricité. Dormir, mais il n'avait pas sommeil. Manger, mais il n'avait plus faim. Après s'être vaguement demandé s'il allait se branler ou faire ses devoirs, il décida de prendre sa guitare pour gratter quelques accords. Le son métallique de l'instrument débranché s'imprégnait de son état d'esprit d'adolescent dégoûté de la vie. Il aurait aimé trouver l'inspiration pour écrire une chanson sur Valentine, mais rien ne lui vint. Vers dix-sept heures, quand la nuit commença à tomber, tout espoir fut anéanti.

Dans le tiroir de sa table de nuit, un paquet s'impatientait d'être offert. Florent déchira l'emballage pour délivrer une fine chaîne qui se mit à danser entre ses doigts. Au bout pendait un petit cœur doré, avec un brillant. Il avait repéré ce bijou un peu fleur bleue quelques semaines plus tôt, sur le catalogue Maty de sa mère. Quatre-vingt-neuf francs. Dans la description, la phrase « Le zircon symbolise la pureté des sentiments » l'avait convaincu. Nul besoin d'appeler le service consommateur pour demander plus de précisions sur le type de sentiments, c'était le cadeau idéal pour Valentine. Madame Jamet la trouvait charmante, alors elle n'avait pas émis d'objection à ajouter le pendentif à sa commande pour les fêtes.

Florent était comme le zircon, pur dans ses sentiments. Aussi, il se sentait mal à l'aise d'avoir fait faux bond à sa copine. Cette sensation d'impuissance rendit l'espace restreint de sa chambre soudainement insupportable. Il fallait qu'il bouge. Il

remit le bijou dans le tiroir, finit le Coca d'un trait, et rangea la canette dans son sac. Avant de partir, il adressa un clin d'œil à Cameron Diaz sur le poster au-dessus de son bureau, à côté de celui de Kurt Cobain. Cameron souriait, Kurt s'en foutait.

— M'man, je passe voir Maxime !

Du fond de la cave, une petite voix lui répondit de prendre de la bûche, mais il fit semblant de ne pas l'entendre.

Le seul avantage des Genévriers résidait dans la proximité des potes. Dans le lotissement, ils étaient quatre à être dans la même classe, et la plupart se connaissaient depuis toujours. C'était le cas de Maxime Guichard, son meilleur ami, chez qui Florent partit se réfugier. Dès l'entrée de la maison, en tout point identique à la sienne, il ressentit un bien-être instantané. Épargnée par les intempéries, elle lui offrit une chaleur de radiateur qui l'enlaça comme une caresse. L'absence de mère obsédée par le gavage de restes de Noël amoindrissait aussi sa condition de réfugié climatique. Après avoir échangé quelques banalités avec les parents à propos des dommages causés par la tempête, il grimpa jusqu'à la chambre de Maxime. La porte étant ouverte, il entra sans frapper.

— Salut mec, tiens, cadeau.

— Trop cool !

Florent déposa la canette qu'il avait apportée sur le *Mur à Coca* de Maxime. Depuis des années, ce dernier gardait toutes celles qu'il buvait empilées les unes sur les autres, bloquées par un filet récupéré dans un magasin de surplus militaire. Pour agrandir son œuvre, il était allé jusqu'à demander à ses potes de lui mettre de côté les leurs. Certaines, à l'effigie de joueurs de la Coupe du monde, étaient carrément collectors. Il était convaincu que dans vingt ans, sa collection constituerait un véritable trésor pour les connaisseurs. Assurément, elle lui

apporterait gloire et fortune, voire peut-être une place dans le *Guinness des records*. Pour l'heure, il pouvait être fier d'être le seul Louzonnais à avoir autant de canettes et d'ambition.

Tout en contemplant le mur, Florent se livra à ses états d'âme :

— Bon bah j'ai pu de mob, elle s'est fait défoncer à cause de la tempête...

— Ah les boules ! Putain comment tu vas en chier !

— En plus, je devais passer voir Valentine cet après-midi. Non seulement j'ai pas pu y aller, mais j'ai pas pu la prévenir non plus, on n'a même plus le téléphone.

— Bah appelle-la d'ici.

Florent se sentit con car il n'y avait pas pensé. Pour lui, c'était foutu, alors à quoi bon ? Maxime bondit du clic-clac sur lequel il était affalé pour disparaître dans le couloir. Quelques secondes plus tard, il revint avec le téléphone sans fil qu'il tendit à son pote. Au pied du mur, ce dernier s'exécuta, priant au fond de lui pour que personne ne décroche. Chaque sonnerie faisait monter un peu plus la pression. Après la quatrième, quelqu'un répondit. C'était elle. Il ébaucha quelques mots d'excuses maladroits qui furent sans effet. De Valentine, il ne percevait que le souffle dans les silences qu'il lui tendait pour qu'elle lui pardonne. C'était clair : il l'énervait. Alors qu'il s'apprêtait à conclure en lui demandant si elle ne lui en voulait pas trop, elle coupa court :

— Il faut qu'on parle.

Florent se sentit alors comme un gland au bout d'une branche. En dehors des sitcoms devant lesquelles il s'écroulait en rentrant des cours, il n'avait jamais entendu cette phrase. En un instant, il adopta la même tête de circonstance que les acteurs, grave et concernée. Maxime, collé au combiné, mit une main d'effroi devant sa bouche. Le message était

reçu cinq sur cinq, elle voulait rompre. La tempête après la tempête. Faussement détaché, Florent ne se laissa pas abattre et répondit, une boule dans la gorge :

— Tu vas au Dauphin pour le réveillon vendredi ? On se voit là-bas, si tu veux ?

Valentine acquiesça avant de raccrocher. Maxime prit une voix de robot pour dire :

— Game over.

À bien y réfléchir, Florent ne craignait pas vraiment la rupture. Il mesurait simplement le caractère désagréable de la situation, accentué par sa passivité. Il venait de perdre sa mobylette et probablement sa copine sans avoir bougé un cil. Très fort, le mec. Décidément, une sale ambiance de fin de siècle.

À présent, l'urgence était de changer de sujet pour éviter toute analyse de Maxime. Florent préférait s'abstenir de ses conclusions du type « Si c'était moi, il y a longtemps qu'elle se serait allongée ». Pour faire diversion, il dégaina la carte de la poche de son jean.

— Tiens, j'ai eu un Kobby à Noël. Ça te dit que je te file les numéros ?

— Yessaï !

Maxime ne répondait jamais « oui », « OK » ou « d'accord ». À la place, il disait « yessaï ». Il avait adopté ce tic de langage après l'avoir entendu d'un vieux rasta qui lui avait vendu des beedies aux puces de Clignancourt. Le type répondait ce mot à chaque fois que quelqu'un s'adressait à lui. Il avait trouvé ça cool. Il aimait bien s'approprier des codes qu'il glanait à droite, à gauche, pour asseoir sa personnalité.

Après avoir jeté la carte sur son bureau déjà bien encombré, il brancha la PlayStation, pour le plus grand plaisir de Florent qui n'avait qu'une seule envie : jouer à FIFA à s'en exploser les

yeux pour oublier que dans quelques jours, au soir de l'an 2000, il allait probablement se faire plaquer.

\*

Le matin du 31, le retour de l'électricité et du téléphone fut inauguré par un appel de Marilyn, opticienne à Louzon. La mère de Florent et elle assistaient au même cours de yoga, les mardis soir. Avant les vacances, entre la posture de la guerrière et celle de l'arbre, elle avait abordé les bienfaits du port de lentilles de contact pour la confiance en soi. Madame Jamet avait alors tout de suite pensé à son fils, aussi myope que timide, et l'idée avait été validée sans même qu'elle le concerta. Au bout du fil, l'opticienne lui proposait de recevoir Florent ce jour à seize heures, après la fermeture de la boutique. Pour elle, comme pour tous ceux qui tenaient un commerce, il était impensable de ne pas baisser le rideau plus tôt en ce jour de réveillon historique. Madame Jamet passa le combiné à son fils. Sans broncher, il accepta le rendez-vous.

Les premières années de sa scolarité, ses instituteurs s'étaient félicités de son assiduité au premier rang. Néanmoins, ils avaient fini par comprendre qu'il s'asseyait là uniquement pour pouvoir déchiffrer ce qui était inscrit au tableau. Dès le problème diagnostiqué, il fut contraint de porter des lunettes, ce qu'il détestait à cause du style *intello* qu'elles lui donnaient. La plupart du temps, il préférait s'abstenir de les prendre, quitte à ne rien voir. Les lentilles représentaient donc une belle opportunité d'en finir avec ce complexe.

Un peu avant seize heures, il entra chez l'opticienne, peroxydée comme l'icône hollywoodienne qu'elle se plaisait à incarner au niveau local. D'un sourire contenu, il la salua alors

qu'elle raccompagnait son dernier client. Derrière lui, elle tira le verrou, puis retourna le panneau *Open-Close*. Enfin, elle rabattit le lourd rideau de velours rouge entre la vitrine et les montures de lunettes exposées. L'obscurité soudaine entraîna une promiscuité inattendue. Florent, qui n'avait jusque-là jamais vécu l'expérience d'être enfermé seul avec une femme, s'en trouva intimidé. Sa gêne masquait une forme d'excitation dont il s'interdisait de montrer tout signe. Il essayait d'être cool. Cool comme elle.

Marilyn l'accompagna vers le fauteuil situé dans l'arrière-boutique et s'alluma une cigarette. Elle le surprit en lui en proposant une. Poliment, il refusa avec un léger rictus de regret qu'elle prit pour de l'abstinence. Pour la jouer cool, c'était raté. Il s'en voulait car il aurait adoré dire oui. Être un mec qui, sans se poser de questions, accepte de partager cet échange complice et mature avec une femme. Après tout, il fumait de temps en temps. Cependant, il avait tout de suite imaginé l'opticienne évoquant le sujet avec sa mère entre deux étirements. Les conséquences encourues – privation de sorties, corvée de vaisselle et autres tortures courantes – prévalaient sur son désir. Florent fumait en cachette, et cette habitude ne devait surtout pas être divulguée à l'ennemi. Marilyn prenait automatiquement place dans cette catégorie. Pourtant, elle n'aurait probablement jamais parlé, car elle aussi voulait être cool. La jeunesse l'étant par définition, partager le secret d'une cigarette avec un garçon de dix-sept ans aurait fait office de fontaine de Jouvence. Dommage pour lui. Dommage pour elle.

Elle écrasa son mégot dans un cendrier indien. Après s'être lavé les mains, elle vint s'asseoir sur le tabouret à roulettes juste en face de Florent. Pour se rapprocher le plus possible de lui, elle glissa ses jambes entre les siennes. Surpris, il eut un sursaut presque imperceptible, qui le secoua de l'intérieur.

Elle lui lança un regard furtif mais profond, puis lui retira ses lunettes. Après deux gouttes dans chaque œil et quelques manipulations expertes dans le flou de sa myopie et de ses pensées, il voyait comme jamais auparavant. L'effet des lentilles de contact sur sa vision du monde, à commencer par Marilyn dans l'arrière-boutique, le subjuga. Pour la première fois, il découvrait une femme, mais aussi un tabouret, un cendrier, le tout absolument net. Jusqu'ici, la correction de ses lunettes lui assurait une vue convenable, mais sans monture pour limiter sa perception, la différence était, pour citer une expression de son pote Maxime, *puissance mammoth*. Marilyn lui tendit un miroir à main.

D'abord, il s'attarda sur ses yeux marron, bien plus expressifs qu'ils ne lui avaient parus jusqu'alors. De même, il découvrit le dessin de ses sourcils auquel il trouva une virilité appréciable. Sa bouche pulpeuse, mise en valeur par ses joues creuses, lui plaisait. À son grand étonnement, Florent voyait un jeune homme. Pas un garçon, pas un môme. Un jeune homme. Il était en train de prendre en pleine tête ce que la puberté avait fait de lui sans qu'il s'en rende compte. Les vingt centimètres pris en deux ans paraissaient anecdotiques au regard de tous les changements infimes à côté desquels il était passé, comme sa mâchoire plus carrée qu'il ne l'avait cru. Entre hébétement et béatitude, il avait l'impression de se rencontrer pour la première fois. Il remercia Marilyn avec gratitude. Fièvre d'être à l'origine de ce changement, elle ébouriffa ses cheveux d'un geste complice. Dans la glace, il se trouva encore plus cool décoiffé, et imagina l'arme fatale qu'il pourrait être avec une clope. Mais gêné à chaque clignement de paupières, il revint à la réalité et s'inquiéta de ne pas supporter ce nouveau dispositif. L'opticienne le rassura. Très vite, il ne se rendrait plus compte de rien. De plus, les lentilles étaient jetables. Il pourrait les

mettre seulement les jours où il le souhaiterait, et ainsi trouver son rythme.

À l'issue du rendez-vous, Florent se retrouva dans la rue principale de Louzon, qu'il traversa comme Disneyland. Avec son regard neuf, tout lui semblait beau, les décorations de Noël, les gens, les voitures. La précision folle de chaque détail l'émerveillait. Plein d'entrain, il profita du Franprix resté ouvert pour acheter une bouteille de whisky et du Coca, histoire de se mettre bien avec Maxime avant d'aller fêter l'an 2000. C'était décidé, il allait user de ses nouvelles lentilles avec parcimonie, un peu comme d'un pouvoir magique. En tout cas, ce soir, c'était sûr, il les gardait. Quoi qu'il arrive, il y verrait clair pour le nouveau millénaire.